

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nos écrivains en 1938
Opinions et confidences

René Dionne

Number 5, February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, R. (1977). Nos écrivains en 1938 : opinions et confidences. *Lettres québécoises*, (5), 25–31.

Nos écrivains en 1938

Opinions et confidences

Dans le dernier numéro des *Lettres québécoises*, nous avons traité d'une oeuvre que l'on a malheureusement trop ignorée une fois passé son court moment de gloire en 1961: *Laure Clouet* d'Adrienne Choquette. Voici que, du même auteur, les Presses laurentiennes viennent de rééditer, grâce aux soins diligents de Simone Bussièrès, *Confidences d'écrivains canadiens-français*¹. L'ouvrage a d'abord paru aux Éditions du Bien public de Trois-Rivières en 1939. Il comprend trente-trois interviews recueillies par la jeune journaliste à la demande du directeur du *Mauricien*, Clément Marchand, qui voulait, selon les nouveaux éditeurs, «tenter de délimiter le profil idéologique d'une époque de transition» (p. 5). L'on a réduit les dimensions du volume et on lui a fait un visage neuf: la première page de la couverture a été redessinée de façon plus moderne par Michel Champagne et la dernière porte une photo et un texte approprié d'Adrienne Choquette: «Libérée de son auteur qui, simplement parce qu'il respirait en même temps qu'elle, restreignait sa portée, l'oeuvre de l'écrivain, celui-ci mort, rompt avec lui d'invisibles liens et part à la rencontre des destins pressentis.» N'est-ce pas un peu ce qui arrive à l'oeuvre d'Adrienne Choquette dont l'on a, depuis sa mort à l'hôpital Saint-Sacrement de Québec le 13 octobre 1973, publié deux récits: *Je m'appelle Pax*² et *le Temps des villages*³, et réédité trois ouvrages: *Laure Clouet*, *La nuit ne dort pas*⁴ et *Confidences d'écrivains canadiens-français*? À la dernière édition de ce dernier volume, Simone Bussièrès a ajouté ingénieusement, sans changer la pagination, trente-trois photos qui forment comme une galerie de nos

écrivains de 1938. Tous ne sont pas là: il y manque, par exemple, Ringuet, Savard, Saint-Denys Garneau, mais ils sont suffisamment nombreux et, malgré les omissions et les exceptions, suffisamment représentatifs de leur époque pour que nous puissions essayer d'y retrouver une certaine façon commune de concevoir la littérature et de pratiquer le métier d'écrivain; il suffira de considérer cette façon pour mesurer à la fois la distance qui sépare cette génération d'écrivains de celle d'aujourd'hui et la force des traditions qui rattachent l'une et l'autre en une même lignée québécoise.

Écrire pourquoi

Pourquoi écrivaient-ils, ces auteurs de 1938? Comme ceux d'aujourd'hui, pour des raisons diverses, mais dont certaines, oserait-on les publier de frais de nos jours, paraîtraient étranges et dépassées, encore qu'elles ne le seraient pas tellement, si les écrivains de la génération présente, faisant fi de la mode, consentaient à passer à des aveux sincères et complets. En ce temps-là, comme actuellement, l'on était amené à pratiquer le métier d'écrivain à cause d'influences familiales ou collégiales, à moins que ce ne fût sous le coup d'une lecture ou d'un événement frappants. Mais, au-delà de ces influences qui procuraient le milieu propice et de ces chocs déterminants, des besoins ou des buts plus ou moins précis et personnels entraînaient la mise à l'écriture. Le besoin le plus commun est celui de s'exprimer, de s'extérioriser, de communiquer. Pour Victor Barbeau, par exemple, «écrire est une fonction physiologique, un besoin du corps

autant que de l'esprit»: «J'écris comme je respire, comme je marche, parce que je suis en santé, parce que j'ai besoin d'exercice, de mouvement.» (15.) Pour un Maurice Hébert, par contre, écrire satisfait avant tout à un besoin de communiquer intellectuellement. La plupart, cependant, écrivent dans un but utilitaire: pour faire du bien ou pour faire oeuvre nationale. Il s'en trouve même un pour avouer que le métier d'écrivain est sa façon à lui, naturelle, de faire de l'argent; devint-il riche, nous l'ignorons, mais nous savons qu'il ne fut jamais grand écrivain. Un seul voit dans le métier d'écrire une aventure, et c'est Grignon, qui brassa beaucoup d'idées et récolta une bonne fortune.

Donc, en ces confidences sur les motifs de leur «vocation», ces écrivains n'avaient que peu à dire et rien d'original; c'est significatif: ils n'avaient pas choisi leur carrière, — qui n'en fut jamais une pour eux, d'ailleurs, — ils y étaient entrés comme on entrait alors en religion, c'est-à-dire poussés par les circonstances et l'entourage familial ou collégial, à une différence près, importante, la connotation sociale: la religion, c'était le bon ordre et la santé sans peine, la littérature la marginalité et le risque, que l'on conjurait par de bonnes intentions, sinon par de bonnes oeuvres. Aujourd'hui, la marginalité littéraire a acquis ses lettres de créance; elles relèvent, pour une part, d'autres valeurs, dont la moindre n'est pas de les rejeter toutes, si elles ne se confinent pas étroitement au bon fonctionnement d'un arrangement structural ou verbal, voire simplement phonique,

(suite page 29)

Nos écrivains en 1938 (suite)

mais aussi, pour une autre part, d'un engagement nationaliste, culturel ou social — le religieux ayant presque disparu — qui ne se différencie que par son ton et sa forme de la mission utilitaire, religieuse ou patriotique, d'autrefois. Cependant, la réflexion sur le métier est allée s'approfondissant; l'on sait davantage ce que c'est qu'écrire: transformer de façon personnelle, artistique, une matière verbale rebelle qui est, en puissance, le lot de tous et, par le savoir-faire de quelques-uns, au service de la collectivité, car ce n'est que velléitairement et pour un temps que l'on s'affranchit de celle-ci, la masse ayant ses exigences auxquelles on ne se soustrait qu'en s'y conformant, exigences que le grand écrivain ne peut que dépasser, mais non supprimer. En effet, en est-il un seul chez nous que l'on n'ait pas nationalisé, afin de pouvoir mieux l'apprécier et l'admirer? Pensons à Nelligan, pensons à Grandbois...

À la suite de qui

Bien sûr, si l'on écrit, c'est parce que l'on a lu, et si l'on a lu, l'on a été influencé: dis-moi qui tu lis, je te dirai ce que tu écris. Mais, — et les écrivains de 1938 le savent tout autant que ceux d'à présent, — au-delà de cette nécessaire influence, voire de cette nécessaire imitation, se situe l'oeuvre personnelle; elle tient souvent à peu de chose et relève d'une vision particulière inscrite en lettres communes qui ne se distinguent que par l'illumination d'un jour particulier: à chacun son éclat sous le même soleil des lettres.

Les écrivains de 1938 ont beaucoup lu et, constatation qui paraîtra surprenante à quelques-uns de nos contemporains québécois, ils ont davantage lu de littérature étrangère que de littérature canadienne, voire que de littérature française; il s'en trouve même déjà pour ranger celle-ci parmi les étrangères. Au collège, l'on a potassé les ouvrages anciens et les classiques de la littérature française, et l'on est revenu à ces

auteurs par la suite. Mais si l'ensemble de la littérature française est connu, ce sont surtout les romantiques que l'on a d'abord cultivés, puis les romanciers de la fin du dix-neuvième siècle et ceux du début du vingtième (Bloy, France, Barrès, Bourget, R. Bazin, Mauriac, etc.) et, évidemment, Léon Daudet et Charles Maurras. L'on a nettement l'impression, toutefois, que les écrivains de 1938 se sont surtout plu à lire les

auteurs anglais et américains, puis les nordiques (russes, allemands, scandinaves), lorsqu'ils ont voulu élargir leurs horizons et approfondir leur vision de l'homme et du monde. Les historiens de notre littérature n'ont pas encore suffisamment exploré ces derniers champs d'influences: les maîtres de nos écrivains, naguère comme présentement, ils sont à rechercher tout autant de ce côté que du côté de la France. Victor Barbeau s'est nourri d'auteurs étrangers; Léo-Paul Desrosiers jugeait les romanciers anglais, russes et scandinaves



CONFIDENCES d'écrivains canadiens-français

recueillies par
ADRIENNE CHOQUETTE

Les Presses Laurentiennes
C.P. 130, Notre-Dame-des-Laurentides



Les reconnaissez-vous?
Un petit effort!



supérieurs aux romanciers français; Pierre Daviault préférerait les auteurs anglais; Raymond Douville prisait particulièrement les nordiques; etc. Seul René Garneau n'a pas eu besoin, dit-il, des étrangers; la littérature française lui suffisait... et il est dans l'ombre...

Il reste, cependant, que, demandé-t-on aux écrivains de 1938 s'ils ont eu des maîtres, ils affirment, pour la plupart, n'en avoir point eu, sauf qu'ils reconnaissent avoir subi, comme l'ensemble de la littérature canadienne (c'est ainsi que l'on appelait encore la québécoise), les influences de leurs lectures et, curieusement, même s'ils se sont nourris de lectures étrangères, c'est l'influence des écrivains français qui a été la plus marquante, chose normale si l'on admet que la langue plus que les idées détermine l'aspect littéraire ou esthétique de l'oeuvre qui se fait. Et il n'y a pas de surprise à constater que très peu d'écrivains croient avoir été fortement influencés par leurs confrères canadiens.

La littérature d'ici

L'on se demande encore à cette époque s'il existe une littérature canadienne, et lorsque l'on admet son existence, — à la suite de Mgr Camille Roy, par exemple, — l'on s'empresse de déplorer la situation historique qui n'a pas permis à nos écrivains de créer en assez grand nombre des oeuvres de qualité. L'on va même jusqu'à dire, comme Maurice Hébert, cette lapalissade qui apparaît tragique dans le contexte québécois: «Lorsque la jeunesse est arrivée à l'âge d'homme, elle a découvert chez nous plus d'auteurs que d'écrivains.» (136.) Il s'ensuit que, mise à part l'influence de Louis Hémon — dont la québécoïté littéraire ne fait pas trop problème en ces années-là, l'on reconnaît du talent à des contemporains surtout; ils s'appellent Olivar Asselin, Léon Gérin, Lionel Groulx, Édouard Montpetit, pour ne nommer que ceux le plus communément cités. Il est bien entendu que ces écrivains, et les autres «talents de chez nous», ne

peuvent se comparer aux Français; ces derniers sont forts de leur passé culturel, tandis que les nôtres en sont encore à attendre leur succès d'un avenir national meilleur qui, fatalement, de par la force des choses, sera.

Le salut, il viendra d'abord d'une langue mieux possédée; tous l'admettent, mais, en même temps qu'ils réclament à la suite de Buies, d'Asselin et de Fournier une langue d'une belle pureté française, ils exigent la liberté de créer dans une langue qui soit nôtre, c'est-à-dire du cru. Raymond Douville a, sur ce sujet, des phrases particulièrement fortes et très contemporaines: «Quand les supposés gardiens de la pureté de la langue chez nous auront libéré de leur envieuse étreinte les écrivains qui peuvent produire, ces derniers trouveront dans la liberté d'expression et le choix des sujets d'inspiration qu'ils cherchent et les mots et les phrases pour s'exprimer.» Les sources de la langue, selon lui, elles ne sont pas tant «dans la grammaire que dans la nature», et il cite cette phrase d'Anatole France, qu'il lit à sa façon: «Notre langue, c'est notre pays et notre nourrice, il faut boire à même.» (94-95.) Et Valdombre de renchérir: «Si jamais nous caressons l'espoir d'illustrer une littérature bien à nous, il nous faudra d'abord recourir à un moyen d'expression propre, lequel ne peut se trouver ailleurs que dans une langue purement canadienne.» (235.)

Il faudra aussi, second moyen de salut, cesser d'imiter et s'adonner à la création vraie, qui se situe au-delà de la pure technique acquise chez tel ou tel maître. Raymond Douville, sur ce sujet aussi, sait trouver les mots appropriés: «Un créateur accomplit tout: une langue adaptée à son pays, des images qui ne sont pas d'ailleurs, des situations qu'il sait peindre telles qu'elles sont originales. (...) La vie de chez nous, ce ne sont pas les liens français, ni les dictionnaires qui nous l'apprendront. (...) Il faut nous départir de notre culture livresque. Laissons les bibliothèques et regardons par la fenêtre, si on trouve trop fatigant la vie à la campagne ou dans la forêt, ou la marche dans la rue, dans les coulisses du théâtre ou de la politique. Mais c'est au dehors

qu'il faut regarder.» (94.) Dans la même veine, Clément Marchand s'en prend au colonialisme littéraire français qui nous a «absorbés et subjugués» et, nous tenant «en laisse de ses lois, nous a empêchés de nous replier sur nous-mêmes, de méditer sur le fait canadien et d'en prendre conscience»; c'est un nationalisme mieux défini qu'il nous faut, qui saura nous dégager à la fois du colonialisme littéraire français et du colonialisme politique anglo-saxon. Il faut absolument nous «trouver» au-delà de ce que Gérard Morisset appelle «notre civilisation bâtarde (qui) est aussi éloignée de la civilisation française que notre langue de celle des Parisiens» (177). Ce nationalisme, troisième voie de salut, n'acquerra toute sa solidité et sa profondeur que s'il est une culture de l'esprit. Hertel, pour un, affirme que «le devoir national de l'heure est d'abord un approfondissement culturel et un affermissement religieux. Sans ces deux spiritualismes fondamentaux, que deviendrait la flamme adventice du national?» (143.)

Les écrivains de 1938 déplorent le peu de souffle ou de persévérance des auteurs canadiens; on écrit un roman, un recueil de poèmes, une nouvelle, et puis l'on s'arrête, même lorsque l'on a manifesté une réelle vocation littéraire. Pourquoi? Parce que l'on se croit «arrivé», ou parce que les conditions qui sont faites à l'écrivain sont pénibles et que l'on préfère un meilleur régime de vie, ou parce que l'on désespère de soi ou des lecteurs, etc. Quoi qu'il en soit, les écrivains de carrière n'existent pas encore chez nous en 1938; la plupart, même quand ils ont écrit une oeuvre à succès, ne sont que des occasionnels de l'écriture. Cela ne suffit pas à assurer la tradition littéraire indispensable — quatrième voie de salut — à une littérature qui veut s'affirmer et se nationaliser; et puis, en l'absence d'oeuvres et d'hommes en qui il pourrait se reconnaître, comment un peuple peut-il s'identifier et se prendre pour objet de création collective? L'on comprend alors, avec Pierre Daviault, que «nous n'aurons une littérature canadienne que lorsque nous aurons un roman canadien» (64).

Depuis 1938

Donc, en 1938 déjà, l'on pressentait chez nos écrivains le destin qu'allait connaître la littérature québécoise. À partir des années de guerre, sous l'influence des oeuvres des années '30 et de multiples changements sociaux, intellectuels et politiques, notre littérature s'est engagée dans la voie de l'identification. Le roman psychologique et le roman social, tout comme le dernier roman de la terre (*Trente Arpens*), se sont appliqués à regarder et à analyser l'individu et la société d'ici. La poésie a fait de même ensuite, individualiste d'abord, nationaliste à partir de l'Hexagone. Puis, le roman (à partir des années '60) et la poésie (à partir des années '70) se sont affranchis jusque dans leurs formes et leurs structures de ce qui avait été le legs encarcenant de l'imitation imposée par un certain complexe

d'infériorité. Aujourd'hui, la littérature québécoise respire par elle-même: aucune main étrangère n'a besoin de lui masser le coeur, aucune poitrine d'ailleurs de lui prêter son souffle; elle a maintenant sa vie propre qu'elle prend plaisir à sentir et à mêler comme elle l'entend à celle de ceux qu'elle aime, car, derrière les portes québécoises de leurs maisons canadiennes, nos écrivains n'ont pas cessé de fréquenter les bons auteurs étrangers: la différence avec naguère, c'est que leurs relations ne sont plus d'esclaves à maîtres, mais d'hommes à hommes, d'écrivains à écrivains, et nous en trouvons un excellent symbole dans la rencontre internationale des écrivains qui a lieu chaque année à Sainte-Adèle. Et puis, il y a aussi maintenant, qui ne sera pas d'un petit secours, le 15 novembre 1976.

René Dionne

1. Deuxième édition. Notre-Dame-des-Laurentides, Québec, 1976, 237 pp.
2. Récit. Les Presses laurentiennes, 1974, 56 pp.
3. Récit. Les Presses laurentiennes, 1975, 215 pp. Voir l'article de G. Poulin, dans *le Droit*, 8 mai 1976, p. 16.
4. Collection du «Nénuphar», 51. Montréal, Fides, 1975, 195 pp.

Dans la **Collection du Nénuphar**

VIENNENT DE PARAÎTRE

JACQUES ET MARIE. Souvenir d'un peuple dispersé.
Par Napoléon BOURASSA. Texte établi et présenté
par Roger LeMoine. 371 pages

\$8.00

Dans la **Collection Fleur de Lys**

MONTRÉAL, LA FORMATION D'UNE SOCIÉTÉ 1642-1663
par Marcel TRUDEL. Bibliographie, cartes, plans.
XXVIII — 328 pages. Volume relié sous jaquette illustrée.

\$15.00

De Gérard PARIZEAU

**LES DESSAULES, SEIGNEURS
DE SAINT-HYACINTHE.** Chronique
maskoutaine du XIXe siècle.
159 pages. 12 photos.

\$5.00

De Jean BRUCHESI

SOUVENIRS D'AMBASSADE. Mémoires
1959-1972.
185 pages. 24 photos.

\$6.00

FIDES 235 est, boulevard Dorchester, MONTRÉAL - Tél.: 861-9621